

Grain de riz

Octobre 2022

n°62

Amitié

Sommaire

- p. 2,3,4: *Pays perdu, pays retrouvé*
p. 5: *Transport en bateau des enfants de la FOEFI.*
p.6,7 8: *C'était hier...
Rapatriement en avion
Jocelyne Odier*
p.9 *Linda Lê*
p.10, 11: *Le Cambodge à
l'honneur à Saint Rambert*
p. 12,13: *Rencontre estivale
Ballan-Miré*
P. 14, 15, 16 *In mémorial
Nous vous oublierons pas
Avec tout notre gratitude*

" Nous connaissons tous l'expression de l'arbre qui cache la forêt, nous alertant sur le risque de trop prêter attention à l'apparence et d'oublier l'essentiel. Par exemple, derrière l'arbre de la vertu, la forêt d'hypocrisie, derrière l'arbre de la rigueur morale, la forêt des perversions sordides...

Mais cette expression, très juste, ne reflète pas toujours la réalité. La preuve :

Chez lui, derrière l'arbre du sourire, la forêt de sensibilité et de bienveillance, derrière l'arbre de l'amitié, la forêt de loyauté et de fidélité, derrière l'arbre de la discrétion, la forêt de nostalgie, partageant avec tous les vieilles chansons de Françoise Hardy aux Everly Brothers en passant par Elvis Presley dans des clips.

Je l'ai connu à Vouvray mais nos routes se sont séparées pendant plusieurs dizaines d'années. Mais la distance et le temps n'y feront rien : de temps en temps, un coup de fil pour prendre et avoir des nouvelles. L'amitié est là, suspendue mais bien présente. Il se reconnaîtra à travers ces quelques lignes et vous le reconnaîtrez également. Chez lui, pas d'arbre ni de forêt mais un océan de bienveillance discrète, sans tambours ni trompettes.

Qu'il sache toute l'amitié et l'estime que je lui porte et que le Bouddha et tous les dieux de l'Olympe veillent sur lui."

Alexandre Thomas



*C'est un rêve ancien
Tant de fois mutilé
Tant de fois survivant
Aux coups du monde et du
temps*

*Freedom Love Happiness
Amour bonheur
Bonheur et liberté
Freedom Love Happiness
Que de mensonges*



*En vos noms que de
mensonges
Mais c'est plus sûr
Que des milliards de gens
Se lèvent chaque matin*

*Avec l'espoir lointain du
Freedom Love Happiness
Amour bonheur
Bonheur et liberté ...*

François Béranger

Dans ce texte très personnel rédigé il y a deux ans à la demande de l'AFRASE, pour une journée d'étude consacrée aux « Récits de famille en Asie du Sud-Est », Louis Raymond raconte quelques éléments de l'histoire de sa famille et de son propre cheminement mémoriel. En 2018, il avait déjà publié un premier texte sur ce thème, en hommage à l'une de ses tantes, qui venait de mourir.

En filigrane de ce récit, on comprend aussi l'effort collectif de la rédaction des **Cahiers du Nem** : soutenir le droit au récit et rappeler la complexité des identités individuelles entre la France et l'Asie.

Louis Raymond est un journaliste indépendant qui s'intéresse aux questions sociales, politiques et historiques en Asie du Sud-Est et en Europe.



Un des plus grands succès au théâtre en France ces dernières années a été la pièce de Caroline Guiela Nguyen et de la compagnie *Les Hommes Approximatifs*, intitulée « SAIGON ». En 2h30 de scènes partagées entre la salle d'un restaurant vietnamien de Paris dans les années 1990 et les dancings de Saïgon dans les années 1950, il est question des déchirements de l'histoire du Viêt Nam au 20ème siècle, de la transmission des récits familiaux dans le contexte de l'exil et du difficile retour au pays. Elle se termine par cette phrase : « C'est ainsi que

se racontent les histoires au Viêt Nam, avec beaucoup de larmes ». J'avais attendu longtemps de voir ce spectacle, car il me semblait raconter une histoire qui était la mienne, ou plutôt, celle de ma famille. Mais je suis ressorti de la salle dans un état de perplexité. Non, ces histoires ne se racontent pas avec des larmes. S'il arrivait parfois que dans ma famille nous abordions le sujet du passé, il n'y avait jamais rien de mélodramatique : c'était toujours avec de la pudeur, des ellipses narratives et de l'amnésie.

L'identité déracinée

Je viens d'une famille de « rapatriés » d'Indochine. Mon grand-père, enfant métis abandonné, recueilli par la Fédération des Œuvres pour l'Enfance française de l'Indochine (FOEFI) dans les années 1920, a été suppléant dans l'armée française au début de la guerre d'Indochine et prisonnier des Japonais en 1945, mais à part ce passé militaire, je ne sais rien de lui. Il est mort jeune, à l'âge de 40 ans, à Phnom Penh, en 1963. Ce que je sais en revanche, c'est qu'il avait été naturalisé et qu'il s'était marié deux fois, avait eu cinq enfants dont mon père, et que ses deux épouses étaient des Vietnamiennes du Cambodge. À sa mort, ma grand-mère, Linh, a dû signer un formulaire indiquant qu'elle « donnait tous pouvoirs, sans exception aucune » à la FOEFI concernant ses enfants, notamment le « droit d'envoyer [son] enfant à l'étranger ».



Même après la fin de la colonisation, il y a eu une persistance du projet de celle-ci : il fallait que ces enfants, Français de papier, soient éduqués dans la « bonne » culture et non abandonnés à leur « asiatisme ». C'est la froideur administrative qui exprime le mieux ce projet : *« L'influence des hérités est incontestable aussi bien au physique qu'au moral. Et notre tâche est avant tout de former des caractères [...]. En étant maîtres absolus de ce modelage, rien n'empêche en principe que, par une atrophie insensible de l'asiatisme, nous ne développons le côté blanc de ces natures encore vierges de penchants et d'habitudes invétérées. Faire*

Lorsque j'ai décidé d'aller vivre au Viêt Nam à 20 ans, en profitant de l'opportunité de séjour à l'étranger qu'offrent les études de sciences politiques, il m'a néanmoins fallu me rendre rapidement à l'évidence. Je désirais être Vietnamien car mon père n'avait pas pu l'être, mais cela ne signifiait pas qu'on m'en donnait le droit. La première année que j'ai passée s'est faite en immersion quasi-totale, à Vinh, petite ville du centre nord du pays connue pour son conservatisme. Dans cet environnement, tout m'était nouveau, et outre

le difficile apprentissage de la langue, j'ai souvent eu le sentiment d'un rejet de la part des Vietnamiens. Je n'étais qu'un « *Tây* » (Occidental) à leurs yeux, et s'il y avait à mon égard une curiosité bon enfant, on ne s'embarrassait guère de dire à un « *Tây* » les choses qui ne se disent « qu'entre Vietnamiens ». Après un an, ma maîtrise relative de la langue m'avait cependant permis de nouer des liens plus étroits avec ma famille et de ne plus avoir un rapport d'étrangeté avec la culture vietnamienne. L'exotique était devenu quotidien, pour paraphraser le titre d'un livre de Georges Condominas.

En étant capable d'avoir de vraies conversations, j'ai pu commencer à remettre en place les pièces du puzzle qui était le mien depuis l'adolescence. Et je me suis rendu compte à quel point celles qui manquaient étaient nombreuses. Malgré les questions que je posais, la vie de mon grand-père restait assez mystérieuse, même à celles et ceux qui l'avaient connu. De la même manière, les trois demi-sœurs de mon père qui n'avaient pas été rapatriées ont connu des destins très différents, dont je peinais à saisir les enjeux historiques. L'une, issue du premier

mariage de mon grand-père, s'est engagée dans le Front National de Libération (FNL) à l'âge de 16 ans en 1968, et a passé près de dix ans dans l'armée. Selon la culture du Sud du Viêt Nam où l'on donne des numéros à nos proches, je l'appelle « *Cô ba* » (*Tante trois*). Les deux autres étaient des filles du premier mariage de ma grand-mère. L'aînée était née au début des années 1940, alors que ma grand-mère était adolescente. Elle a en partie élevé mon père, avant de se marier et d'avoir des enfants. Catholique, elle gardait une mémoire particulièrement traumatique des années qui ont suivi la Réunification du pays. Elle est décédée en 2018.



Ma grand-mère:
mon père est le premier à gauche

Je l'appelais « *Cô hai* » (*Tante deux*). La cadette était la deuxième fille de ma grand-mère. Elle est morte en tentant de fuir le pays par bateau à la fin des années 1970, avec ses enfants en bas âge. J'aurais dû l'appeler également « *Cô ba* », si je l'avais connue. Une fois, j'ai demandé à ma *Tante deux* si elle voulait bien me parler d'elle. Elle m'avait répondu : « *Cô không nhớ* » (Je ne me souviens pas). J'avais compris qu'elle préférait ne pas se souvenir.

Comblar les silences

Comblar ces silences m'a demandé beaucoup de temps. Je vais bientôt avoir trente ans, et je me rends compte que l'essentiel des choses que j'ai faites ces dix dernières années étaient plus ou moins orientées vers cet objectif.

Si la connaissance de l'histoire de la colonisation française en Indochine et du Viêt Nam au 20ème siècle a été un jalon nécessaire, en me permettant de comprendre un contexte général, je me suis vite rendu compte que je n'arrivais pas à me satisfaire d'une approche purement intellectuelle. L'histoire de ma famille relevait pour moi à la fois de la présence absente, ce concept que l'on utilise pour qualifier la hantise, notre relation aux fantômes, et de l'absence présente : la première idée renvoie à la matérialité de mon passé familial et la seconde à ses inconnues multiples. Le fait est qu'il fallait que je règle mes comptes avec lui ; j'avais besoin d'en avoir une approche émotionnelle.

La place du récit

Retrouver le pays perdu après un exil, une migration, un déracinement, voilà un enjeu d'actualité pour les enfants de la deuxième ou de la troisième génération dans une France qui s'interroge sur leur identité. En faisant part de mon expérience personnelle, j'ai voulu souligner l'importance du récit et des moyens détournés qui peuvent servir à sa transmission. C'est en cela que la conclusion de la pièce *Saïgon* me semble insuffisante. Davantage que des larmes, qu'un traumatisme qu'on accueillerait de but en blanc, j'ai le sentiment que nous ne faisons jamais que de recueillir des fragments, et que le long cheminement nécessaire à leur retrouver un ordre est déjà un baume que l'on passe sur nos blessures.

Choix d'articles consultables sur le site Les cahiers du nem
["lescahiersdunem.fr"](http://lescahiersdunem.fr)



Pays perdu, pays retrouvé



Trần Văn Bá:
une mémoire de l'oubli des
guerres du Vietnam



Hongkong,
le cinéma contre l'oubli

Transport en bateau des enfants vers la France

Dès 1947, les pupilles de la FOEFI commencent à être évacués vers la France par bateau (le Cyrénia, l'Aurélia, le Henri Poincaré, le Fair Sea, le Champollion, le Norvège-Suède, le Claude Bernard, le Skaubryn, l'Athos II) puis par avion jusqu'en 1975.



Le Cyrénia



Le Henri Poincaré



Le Fair Sea



Le MS Skaubryn



L' Athos II



Le Champollion en manoeuvre d'accostage dans la rivière Saigon en 1950



le Pasteur en baie d'Along



Le Claude Bernard

Infirmière Croix-Rouge, elle partit volontaire en Indochine avant d'être engagée comme hôtesse-infirmière sur les avions qui rapatriaient les blessés. C'est le parcours de toute une génération qu'époque Jocelyne Odier dans cet attachant recueil de souvenirs intitulé : « C'était hier... souvenirs 1917 à 1962 ». Récit complet de son unique vol en convoi spécial affrété par la FOEFI de Saïgon à Orly les 23/24/25 mars 1956. Rapatriement de 100 enfants (Garçons, filles et bébés. Pages 232 à 238, extraites du livre de 253 pages, retrouvé par Yves Dénéchère.

Je fais partie du groupe arrivé à Dijon le 25 mars 1956 par car au grand domaine de la Providence de Portieux

Notes de Paul Germain

Les cars arrivent avec les enfants et quelques mères qui tiennent leur enfant contre elle. Le petit ne dit rien, il ne comprend pas. On commence à embarquer. Avec le steward Guiot, qui est père de famille, nous installons ce petit monde. Ils sont deux par fauteuil, les accoudoirs ont été enlevés afin qu'ils soient moins serrés. Les plus grands montent d'abord, puis les moyens, les petits et enfin les bébés qui sont installés dans des hamacs suspendus au-dessus des fauteuils. Ces derniers sont amenés par des sœurs et des femmes annamites qui sont peut-être leur mère ? L'une d'elles me tend un bébé de huit mois environ, qui a bien mauvaise mine, il paraît malade. J'ai le droit de le refuser. C'est sa mère qui est là, elle me supplie de le prendre, elle pleure, joint les mains en signe de prière : « Madame, s'il vous plaît ». Le chef d'escale me dit alors que les femmes qui ont eu des enfants avec des militaires sont considérées comme « collabo » par les Viets qui leur retirent leur enfant et, elles-mêmes, sont condamnées, soit au camp de rééducation, soit à mort. L'image de la détresse de cette femme qui essaie de sauver son enfant m'est insupportable, elle me supplie de le prendre... je le pose dans son hamac.

Tous ces enfants sont chaudement habillés pour arriver en France, manteau de laine avec capuchon de différentes couleurs suivant les âges, également vêtements de laine, chaussettes et chaussures. Vêtements bien trop chauds pour Saïgon. Aussitôt installés, nous enlevons manteaux et chandails à tous ces

gosses qui sont trempés de sueur. Certains d'entre eux pleurent, mais ne bougent pas de leur place où, avec Guiot, nous fixons les ceintures pour le décollage. Une fois les moteurs en route, les enfants ne pleurent plus, ils sont très intéressés. La première escale est Bangkok, où l'on doit faire le plein d'essence. Aussitôt en l'air, nous leur servons des jus de fruits, ils ont soif, puis je fais ma première tournée de biberons et de bouillies. Mon petit chétif tousse, il a le nez qui coule, il doit avoir de la fièvre.

La descente sur Bangkok est pénible, nous sommes secoués. Les enfants sont malades, ils se vomissent dessus. Avec Guiot, nous essayons cela comme nous pouvons, nous manquons de linge.

A Bangkok, nous arrivons presque en plein midi. La porte ouverte, c'est une fournaise. Il faut faire descendre les enfants. Grosse difficulté pour transporter tous ces bébés ; de plus, les enfants ont retiré leurs chaussures. Je me retrouve avec environ deux-cent chaussures et quelques chaussettes qui traînent sous les sièges. Ces enfants ont l'habitude de marcher pieds nus. Il me faudrait une bonne heure pour rechausser tout le monde ; tant pis, ils descendront comme cela ! Pendant ce temps, je vois arriver des chariots à bagages sur lesquels sont placés de grands couffins en paille. On y dépose quatre bébés par couffin. Je garde avec moi le petit malade.

Au restaurant, il est servi une collation. Les serveurs se dévouent en nous aidant à faire manger et boire les plus petits. Je m'aperçois alors, qu'à part les plus grands, aucun d'eux ne

parle français. Nous revenons vers l'avion où je réinstalle mon petit monde. Il fait une chaleur torride dans l'avion qui est exposé au soleil depuis plus d'une heure. Les bébés sont remis dans leur hamac et nous décollons.



L'avion n'est pas chargé, les enfants ne sont pas lourds et ils n'ont pas de bagages. Les réservoirs supplémentaires sont pleins et nous pouvons faire en direct Bangkok-Karachi en douze heures de vol. J'aurai le temps de rassembler les chaussures.

Le décollage, avec cette chaleur, est pénible ; les enfants sont malades et, de plus, ils ont presque tous la diarrhée. L'atmosphère de la cabine devient irrespirable. Il faut, aussi, changer les bébés. Par mégarde, la réserve de couches a été mise en route !...

Toutes les trois heures, il y a dix-sept biberons et bouillies à préparer et à donner. Mon petit malade ne va pas bien, il respire mal. Le passage de la trop grosse chaleur à la fraîcheur en altitude n'est pas bon pour lui. Je lui fais de l'oxygène pour le soulager, mais sans grand résultat. Peut-être ne supporte-t-il pas l'altitude ? Je demande au commandant de bord s'il peut descendre un peu ? Il me dit que s'il descend nous allons être secoués. Il descend un peu, ce qui ne change rien pour

le bébé. Je pense qu'il a une bronchite grave. Mes autres passagers sont bien sages, ils ne bougent pas, parlent un peu entre eux, en vietnamien.

Après le passage au-dessus de Calcutta, nous servons un repas. Les plus grands aident les petits à couper les morceaux de poulet. Les enfants mangent avec leurs mains. Au point où j'en suis avec la propreté... j'essuie des mains au hasard!

Je distribue quelques pilules contre la diarrhée et le mal de l'air. Que puis-je faire de plus ? J'espère qu'à Karachi, on pourra dégager quelques couches de rechange. Toutes les serviettes du bord sont sales.

La nuit commence à tomber. Mon bébé ne va pas, je lui fais un tonique cardiaque et encore un peu d'oxygène. Il semble ne plus réagir, il refuse le biberon.

L'avion ronronne, nous ne sommes pas secoués, il fait frais dans la cabine malgré l'odeur abominable qui y règne.

La plupart des enfants se sont endormis. Je retourne vers le hamac et m'aperçois que le bébé est mort. Je prévien le commandant de bord afin qu'il envoie un message à Karachi, au chef d'escale. En réponse, ils envoient leurs condoléances.

J'enveloppe le petit corps dans une serviette et le remets dans son hamac. Je pense à sa mère. Le saura-t-elle seulement que son petit enfant est mort dans l'avion ? Peut-être même pas !

Nous approchons de Karachi, plus que deux heures de vol. J'en profite pour remettre un peu d'ordre dans la cabine parmi les vêtements et les chaussures. Je rechausse quelques enfants qui ne bougent pas pendant leur sommeil.

L'avion commence à descendre, nous éclairons la cabine. Au sol, les enfants descendent doucement, à moitié endormis. Les bagagistes nous aident et aussitôt installés au restaurant de l'aéroport, il leur est servi un repas léger à base de riz. Ils

n'ont pas bien faim et le repas est vite terminé.

Les chambres sont prêtes, garçons et filles sont séparés. Dans les lits à deux places, j'allonge quatre enfants dans le sens de la largeur, les autres sont deux en tête-bêche. Les bébés ont des lits à barreaux. On passe sur la toilette, e'est trop long. Ils en auraient pourtant bien besoin ! Le passage aux w-c. est tout un problème. Les garçons viennent par quatre et s'installent autour de la cuvette et repartent vers leur lit où ils ont laissé leurs vêtements. Mais avec les filles, qui doivent s'asseoir cela n'en finit pas. En repartant, elles se trompent de chambre, elles vont n'importe où à tel point qu'il reste des lits vides et d'autres surchargés. Quant à leurs vêtements elles ne savent plus où elles les ont laissés. J'aperçois un boy qui ramasse consciencieusement les chaussures et les met en vrac dans un grand panier au milieu du couloir. J'évite de penser au réveil du lendemain. « A chaque jour suffit sa peine » !

Nous ne repartirons pas avant 9 heures, heure locale. Le réveil est prévu à 7 heures. Dans la nuit, je fais une tournée : tout le monde dort. Je suis prête avant 7 heures et m'occupe du change des bébés. Les couches ont été récupérées. Ils auront le biberon à bord.

A 7 heures, les boys de l'étage et ceux des autres étages viennent m'aider. Au fur et à mesure que les enfants sont habillés ils sont emmenés au restaurant où les attend une grosse assiette de porridge bien gluant et sucré à souhait.

Un des boys s'occupe des chaussures. Certains enfants ne retrouvent plus leurs vêtements, ils courent partout en pleurant à la recherche d'un pantalon ou d'une robe... Enfin, il me reste un petit bonhomme de 5 à 6 ans que j'ai pu habiller, mais au fond du panier à chaussures, il en reste bien deux mais pas de la même taille. L'une

d'elles est bien de la bonne taille, mais l'autre est beaucoup trop grande. Tant pis, il faut descendre. J'enfile l'autre chaussure à mon gamin qui part en clopinant et en hurlant d'indignation.

Au restaurant, je trouve une dizaine de jeunes femmes et jeunes filles probablement de la Croix-Rouge qui sont venues en renfort pour aider. Elles font manger les petits qui paraissent se régaler. Je profite de cette aide inespérée pour transporter les bébés à bord où il ne fait pas trop chaud.

Juste avant l'embarquement, ces personnes distribuent aux enfants des ballons en baudruche de toutes les couleurs. Le restaurant en est plein, le cortège traverse le parking, chacun tenant son ballon par une ficelle ce qui est du plus joli effet. Les enfants sont ravis et l'embarquement se fait dans le plus grand désordre. La cabine est pleine de ballons. Avec Guiot nous comptons et recomptons nos passagers qui jouent avec leurs ballons dont certains éclatent à la grande joie des enfants.

Enfin, ils sont tous là, personne n'est resté la traîne.

Nous décollons et au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude les ballons éclatent au grand amusement des enfants. Je m'occupe des bébés.

La prochaine escale est Le Caire où une de mes camarades doit me relever et prendre en charge ces enfants jusqu'à Orly.

Pour atteindre Le Caire, il faut compter presque douze heures de vol avec le survol d'une portion de mer, puis du Golfe Persique et le désert d'Arabie. A cette époque de l'année, il ne fait pas encore très chaud et nous ne serons pas trop secoués.

Après le décollage quelques enfants changent de place pour rejoindre leur copain. Deux petites soeurs inséparables de trois et cinq ans se tiennent serrées l'une contre l'autre. Elles

sont l'une pour l'autre comme une bouée de sauvetage au milieu de la tempête. La tempête pour elles e'est le départ vers un monde inconnu après avoir été arrachées au monde de leur enfance.

Au cours du vol. nous servons un repas composé de riz, de poisson froid et de gâteaux. Il fait nuit lorsque nous arrivons au Caire. Il n'y a personne pour me remplacer. Je continuerai jusqu'à Orly,

La plupart des enfants dorment et nous avons l'autorisation de les laisser à bord pendant que l'on fait le plein.

Nous devons être à Orly vers 8 heures du matin. L'étape devrait être calme. Je continue les biberons, Guiot distribue des jus de fruits. Les lumières sont éteintes, seules les veilleuses laissent la cabine dans une pénombre propice au sommeil des enfants. Il fait beau, la nuit est claire mais il fait frais, il faut mettre du chauffage. Deux heures avant l'arrivée, profitant de la course aux toilettes, j'habille les enfants et une fois de plus, je cours après les chaussures. Nous sommes prêts au moment de l'atterrissage.



A l'aérogare nous attendent des monitrices qui doivent prendre les enfants en charge. Elles sont sous la direction de quatre personnes, deux hommes en pelisse de fourrure et deux dames, fort élégantes dans de magnifiques manteaux de fourrure. Devant eux, nous l'équipage, nous sommes gênés de nos uniformes défraîchis par le voyage et de nos visages fatigués. Ils ne nous adressent pas la parole et ne semblent même pas nous voir. Les enfants sont invités à prendre un petit déjeuner avec croissants et chocolat. Ils n'en ont jamais mangé et hésitent devant cette nourriture inconnue d'eux. Puis les monitrices les regroupent par âge, séparant les frères et soeurs et les copains. Les enfants protestent, crient, pleurent. Ils essayent de se faire comprendre mais ne parlent que le vietnamien.

Ils sont alors dirigés vers des cars qui doivent les emmener quelque part en province dans des centres où ils seront éduqués. Ils partent ainsi en groupes formés d'après la couleur de leur manteau. Les « manteaux de fourrure » semblent indifférents aux cris de désespoir de ces enfants déracinés, perdus dans un monde qu'ils ne connaissent pas et dont ils ne connaissent pas le langage. Aucune parole ne peut les apaiser.

Nous quittons Orly le coeur lourd en voyant la détresse de ces enfants. Nous sommes abrutis de fatigue et ne réagissons plus.

Je me sens bouleversée et anéantie de fatigue. Je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant à ces pauvres gosses, arrachés à leur pays, à leur terre, à leur environnement, certains à leur famille et qui se trouvent brutalement sous un autre climat, dans un pays où l'on ne parle pas comme eux, où l'on s'habille différemment et où l'on mange avec des fourchettes des pommes frites au lieu de riz et de poisson.

Jocelyne ODIER

Témoignage de Jean-Jacques Barieux

Nous avons pris un avion à hélices de la compagnie TAI (Transports aériens intercontinentaux), un Douglas DC6, spécialement affrété au rapatriement des Français d'Indochine. Nous étions une centaine d'enfants, sans accompagnateurs à part les hôtesses de l'air. Le voyage dura deux jours avec escales à Karachi, Le Caire et l'île de Malte et arrivée au Bourget. A l'escale de Karachi, nous avons eu droit à une nuit d'hôtel. Quel luxe pour moi.. Abord de l'avion je mangeais comme quatre tellement je trouvais tout cela très bon. Les hôtesses, belles et jeunes, nous manifestaient beaucoup de gentillesse; vraisemblablement elles connaissaient notre situation. Je dormais très peu, si excité que j'étais par le voyage et par l'eldorado que représentait la France pour moi. Comme j'étais curieux, je me renseignais sur tout et j'essayais de me mémoriser les pays traversés, les villes. Ce voyage m'a passionné.

Nous sommes arrivés fin mars 1956 à l'aéroport du Bourget. Sitôt arrivés nous avons été surpris par la température. . Accueillis, par la Croix Rouge, nous fûmes enveloppés dans des couvertures et dirigés vers des cars qui nous attendaient, direction Rilly sur Loire dans le Loir-et-Cher.

Linda Lê, une grande figure contemporaine de la littérature de l'exil

Née à Dalat (Vietnam) en 1963, arrivée en France à l'âge de 14 ans, l'écrivaine était aussi une lectrice passionnée d'auteurs dont elle avait fait ses compagnons de voyage.



Je ne répondrai plus jamais de rien et *De personne je ne fus le contemporain*, affirment les titres des deux livres qui resteront comme les derniers publiés du

vivant de Linda Lê, morte le 9 mai à Paris, à l'âge de 58 ans, des suites d'une longue maladie, selon sa dernière maison d'édition, Stock.

Déracinée dès l'enfance par la guerre qui ravageait le Vietnam, où elle est née le 3 juillet 1963, Linda Lê habitait la littérature non pas comme un refuge, mais en se risquant dans les régions les plus abruptes pour célébrer les hauts plateaux, où le regard porte au plus loin. Elle y trouvait de l'air, cet oxygène qui lui faisait défaut dans l'existence ordinaire, à laquelle elle a très tôt réglé ses comptes, à l'époque de *Calomnies* ou des *Trois Parques* (Christian Bourgois, 1993 et 1997).

C'était au temps où, sidérant la critique par la puissance de son verbe, elle déchaînait sur la page les furies de l'imprécation, dégageant d'un noir tumulte existentiel des salves d'explosions sonores pour mieux exprimer sa rage d'exister dans un pays qui ne lui semblait pas davantage le sien que le Vietnam qui la hantait. Un Vietnam où elle avait certes grandi, mais sans y habiter tout à fait, élevée à l'occidentale dans la langue française qu'avait adoptée de longue date sa famille maternelle, découvrant Balzac et Hugo au lycée français de Saïgon, où elle était scolarisée avant l'exil, en 1977

par **Bertrand Leclair** (*Le monde*)

Linda Lê est l'auteur d'une importante œuvre littéraire essentiellement publiée chez Christian Bourgois, dont *Lame de fond* (2012, finaliste du prix Goncourt), *À l'enfant que je n'aurai pas* (2011, prix Renaudot du poche), *Cronos* (2010, prix Wepler). Elle a également contribué au *Magazine littéraire*, et établi l'édition complète des œuvres de Panait Istrati. Elle a publié chez Stock *Je ne répondrai plus jamais de rien* en 2019.



De personne je ne fus le contemporain nous ouvre les yeux sur ces deux destins, singuliers et universels, et nous saisit par son écriture. « L'un et l'autre rappelaient aux oubliés ce que le XXe siècle avait de fascinant et de monstrueux. Aller à leur rencontre c'est découvrir les deux visages de l'entre-deux-guerres, qui vit l'avènement des dictatures de tous bords. Le premier, Hồ Chí Minh, avait un parcours qui épousait un siècle de guerres. Il avait été l'homme de Dien Bien Phu, le résistant contre l'armée française, puis contre les GI. Le second, Ossip Mandelstam, assassiné par les sbires de Staline, fut un martyr des purges qui virent la mort de millions de Russes. Qui se souvient de Dien Bien Phu comme de la Colline des anges ? De la présence française comme de l'occupation américaine ? Mandelstam reste un des plus grands poètes du XXe siècle. Hồ Chí Minh s'est essayé à la poésie, ses vers décrivent la réalité d'un prisonnier anticolonialiste, ils montrent un homme de culture, plein d'appétence livresque. La

voix de Hồ Chí Minh est un ordre renvoyé par mille porte-voix, celle de Mandelstam un cri répété par mille sentinelles. » Ecrivaine de l'intime, Linda Lê restitue une histoire oubliée : celle de deux géants du 20e siècle qui se sont rencontrés en 1923 à Moscou. L'un est le poète Ossip Mandelstam, l'autre deviendra l'inventeur d'une révolution, défenseur de l'anticolonialisme, Hồ Chí Minh.

Ils ont toute leur existence « écouté le bruit du temps », comme l'écrit Ossip Mandelstam qui observe le « tact inné » de Hồ Chí Minh. Leurs destins ont été bien différents, mais ils ont été des résistants, incompris, persécutés, broyés par la fureur de ce siècle politique. Linda Lê dit les rêves d'un monde meilleur, le fracas de la désillusion face à l'émergence du totalitarisme, dans un récit littéraire qui éclaire notre présent.

« Lire, c'est aussi s'exiler dans des ailleurs pour mieux revenir vers soi. L'écrivain qui nous est le plus proche est parfois celui qui nous permet d'écouter le fracas du monde, de partir à la découverte de la part la plus secrète en nous quand le Moi se libère de ce qu'il a de plus sectaire en s'identifiant au Multiple.

Linda Lê

Le Cambodge à l'honneur ...

DU CÔTÉ « DES FILLES »...

Comme à l'accoutumée, l'assemblée annuelle de l'Amicale des Eurasiennes, qui s'est tenue le week-end des 25 et 26 juin 2022 à Saint-Rambert, a été un succès. Il faut dire que nous avons commandé le soleil et l'Abbaye, dans son écrin de verdure et de massifs fleuris, offrait une image de carte postale.

L'accueil des Sœurs est toujours aussi chaleureux : Soeur Célestine, la Supérieure ; Soeur Marie Laurent et Soeur Elisabeth, que je connais depuis une quarantaine d'années, au temps où je retournais à l'Abbaye en solitaire, pour quelques jours de vacances au calme ; et puis les « jeunettes », Soeur Papawin et les deux dernières arrivées, du Bangladesh et de Birmanie. Nous les remercions de nous ouvrir toutes grandes les portes de leur maison.

Nous avons eu le plaisir de voir Monsieur Gilbert Bouchon, Maire de Saint-Rambert, un ami fidèle des Eurasiennes depuis l'enfance, puisque ses parents étaient les « parrain et marraine de ville » de Simone et de sa sœur Ginette.



L'an dernier, nous avons mis à l'honneur le Laos, avec la participation d'une association laotienne, qui nous avait présenté un aperçu de sa culture, dont la cérémonie du Baci, dirigée par M. Tay, que nous remercions pour sa présence encore cette année.

Cette année, le Cambodge était à l'honneur, avec l'association PKA NAGA, dont nous remercions la présidente, Mme Shirley Yue-Liang Shan, pour nous avoir fait apprécier la musique traditionnelle khmère avec le groupe Thay Kroum et les danseuses Apsara, qui nous ont fait une belle démonstration de leur art.

- Monsieur Shanthly Im, Consul honoraire du Cambodge à Lyon, nous a fait l'honneur de sa présence durant la journée de dimanche.



Nous remercions tous ceux et celles qui sont arrivé(e)s dès vendredi après-midi et samedi matin, pour donner un coup de main et organiser la fête.

- Monsieur Longoni et les services techniques de la municipalité pour l'installation du Barnum, des tables, chaises, etc... pour les 200 invités du déjeuner dominical.

- Paulette Paret, pour la prise des inscriptions sur le canton et le relais des informations.
- Joëlle Rambotin, notre « public relations ».
- Et bien évidemment les membres de l'Amicale : Minh qui a déployé ses talents artistiques pour la décoration, et Gérard ; Pierre et Jacqueline ; Valérie et Serge ; Magali et Quentin ; Moussa et Jeanne ; Suzette, Nathalie, Delphine, Guy, Peggy et ses filles Anne-Lan et Noémie (qui m'ont initiée au coloriage d'une rosace), Monique, Josiane, Geneviève, Catherine...

Un remerciement spécial à :

- notre chef Christian pour son délicieux rôti et son gratin dauphinois bien crémeux et fondant à souhait, et Marianne.
- Marie-Dominique Le Cam (et Maurice) pour la réalisation de la vidéo « De l'ombre à la lumière » (Souvenirs d'enfance). Un travail de longue haleine, très apprécié par tous. Bravo Marie Do !
- Anne, pour l'organisation (avec le sourire) de notre hébergement à l'Abbaye.



À l'abbaye de Saint Rambert



Et merci aux Organisatrices, Germaine, présidente de l'Amicale, Simone, secrétaire émérite de l'Amicale.

Pendant deux jours, la joie a animé l'Abbaye, entendu les rires et les cris des enfants et petits-enfants des « anciennes ». La relève est assurée.

Paule.



Rencontre estivale à Ballan Miré



Un grand merci à Christophe

Qui a consacré des heures, sans flancher, à l'organisation et à la préparation des repas.



Merci à Minh, Rachel, Laurence, Catherine, Nathalie et merci à toutes celles qui ont prêté leurs petites mains pour le bon déroulement du service.

Merci aux organisatrices et organisateurs de la rencontre : Claudine et Lang, Christophe et Rachel, Sylvie et Antoine et à Minh pour la décoration.

Merci à nos fidèles musiciens pour leur superbe prestation et surtout pour avoir réussi à faire bouger nos corps vieillissants.



Jho, Nathalie, José, toujours aussi jeunes et dynamiques

Ballan Miré : 17 et 18 septembre 2022

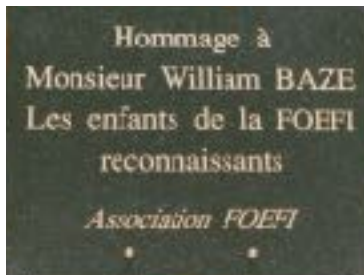


In Memoriam...



Fondateur et Président de la FOEFI

Monsieur **William BAZE** est né à SAIGON le 7 Août 1899
et décédé le 6 janvier 1984 à Neuilly sur Seine



Le 26 avril 1997: avec le comité Graffeuil, l'association a organisé une journée du souvenir en hommage à Mr Bazé. Ce jour là une délégation composée de membres de l'association, du comité Graffeuil et des Eurasiens 1947 s'est rendue sur la tombe de Mr Bazé au cimetière parisien de Pantin, 164 avenue Jean Jaures (Division A-9 9ème ligne-N°31) pour se recueillir et déposer une plaque.

(voir Grain de Riz n°20 de Nov.97)



Madame **Marguerite Graffeuil**.
née le 2 janvier 1895 et décédée le
25 avril 1991

UN CŒUR SANS FRONTIÈRE
UN MODÈLE SI PRÉSENT
DANS L'ESPRIT DE SES ENFANTS
TEILLE EST NOTRE MÈRE

Cette plaque a été mise en place le
1er novembre 1992. Ce jour-là une
petite réunion de prières et de
recueillement sur la tombe de
Madame Graffeuil a été prévue à
15h.

Au "Père Lachaise" prendre l'Allée
principale, tournez à gauche dès
l'entrée, prendre la Division 1, arrivé
à Division 59, puis Division 60. C'est
là qu'elle repose.



Mon vœu le plus cher aujourd'hui est que les Eurasiens, qui ont acquis des situations souvent très belles en France, comprennent qu'ils doivent leurs succès à un homme de grand cœur, le Gouverneur General Jules BREVIE. Ils ne devront jamais l'oublier.

William Bazé

Jules Brévié- gouverneur général de l'Indochine (septembre 1936 - 23 août 1939) 14

Nous ne vous oublierons pas

Mr Paul Susini

(6 septembre 1927 - 27 février 2022)
`Directeur du foyer de Vouvray



Mr Susini repose
au cimetière de
Sari (Corse)



Mr Jacques Teisserenc

(15 avril 1918 - 05 janvier 2005)
Directeur du foyer de
Semblançais

Mme J. Teisserenc

(1 septembre 1928-14 février 2011)
Adjointe de direction



La Couvertoirade
27 juillet 2005



La Couvertoirade
04 août 2011

Sans oublier de remercier les assistantes sociales, le personnel des foyers (moniteurs, enseignants, chauffeurs, jardiniers, factotum, cuisiniers, cuisinières, infirmières, lingères, femmes de ménage etc ...)
A Semblançais

Mr et Mme Gauguin, Mr et Mme Arnault: qui reposent au cimetière de Semblançais

Marc Libert et Bernard Vignot, Mr Albert

A Vouvray

Mme Suzanne Susini, Pierre Fonroques, Yves Papin

Mme Hurson, Mme Besnard, Mme Buron, Mme Fesneau, Mme Fardeau, Mme Fonteneau, Mr Proust

A Rilly

Mme Marie-Dominique Laigle, infirmière (décédée le 9 mars 2022)

Et toutes les personnes dont nous avons perdu la trace:

Avec toute notre gratitude

Au vue de la situation des enfants abandonnés on fit appel à des Œuvres religieuses de France pour qu'elles viennent s'installer en Indochine où elles se préoccupèrent avec courage du sort des enfants abandonnés, tandis que sur le plan local des hommes de bonne volonté créaient des Associations laïques poursuivant le même objectif.



- Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres fondèrent la maison de la Sainte Enfance de CHOLON (Cochinchine) qui recueillit des enfants abandonnés, fillettes et garçonnets. Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres installèrent des maisons dans diverses provinces, puis un beau Centre d'accueil à DALAT

- Les Frères des Écoles Chrétiennes fondèrent l'École Mossard à THU-DUC (Cochinchine), l'Institution Taberd à SAIGON, l'École Pellerin à HUE (ANNAM), l'Institution Saint-Joseph à HAIPHONG (TONKIN), l'Institution Puginier à HANOI, où les enfants abandonnés y trouvèrent des asiles bienveillants.

- Les Sœurs de la Providence de Portieux fondèrent le Foyer Culao-Gien (Cochinchine), avant de s'installer au Cambodge pour créer une maison d'accueil à PHNOM-PENH pour les enfants malheureux. Elles bénéficièrent du soutien de M.GRAVELLE puis M Lambert

- Les Soeurs de St Vincent de Paul arrivèrent en Cochinchine en 1928 et s'installèrent à GIA-DINH. Elles fondèrent plusieurs Maisons: celle de THU-DUC, la pouponnière d - e SAIGON, celle de NHA-TRANG et de QUI-NHON en ANNAM. Sœur DURAND, visitatrice au grand dynamisme, se consacra à faire du Domaine de Marie à DALAT (ANNAM) un établissement spacieux, unique en son genre, qui recueillit et forma de nombreux enfants.



- Les Religieuses de Notre-Dame des Missions s'installèrent à THANH-HOA (ANNAM), puis un groupe d'entre elles fut transféré à LANG-SON (TONKIN) en Août 1935, avec Mère Sainte-Jeanne d'arc comme Supérieure. Dans ce poste frontière sino-tonkinoise, les enfants eurasiens étaient nombreux, auxquels s'ajoutaient ceux des postes périphériques de la Haute Région.

-Mère Sainte-Jeanne d'Arc s'acquitta de sa tâche avec un grand courage. De 1940 à 1945, elle dut souvent faire face aux Japonais. Quand ceux-ci prirent tous les pouvoirs, elle évacua les enfants sur HANOI, puis sur le CAP-ST-JACQUES lors de l'emprise Vietminh.

-La FOEFI lui confia la gestion de l'abbaye de Saint Rambert qui accueillera plus de 500 Eurasiennes en 30 ans.

Au TONKIN fut créée la Société d'assistance aux enfants franco-indochinois en 1897.
en ANNAM la Société de Protection des métis en 1905,
en COCHINCHINE la Société de Protection de l'Enfance de CHOLON en 1908,

au LAOS la Société d'Assistance aux Métis en 1908 ,

les Enfants du Mékong en 1958: créé par René Péchard

au CAMBODGE, la Fondation Gravelle, du nom de son bienfaiteur en 1909.



Remerciements à Thea, Geneviève, Roland, Imre pour les infos et les photos